

SESSION 2023

AGREGATION
Concours interne et CAER

Section
LETTRES MODERNES

Composition à partir d'un ou de plusieurs textes d'auteurs de langue française

Durée : 7 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Il appartient au candidat de vérifier qu'il a reçu un sujet complet et correspondant à l'épreuve à laquelle il se présente.

Si vous repérez ce qui vous semble être une erreur d'énoncé, vous devez le signaler très lisiblement sur votre copie, en proposer la correction et poursuivre l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, vous devez la (ou les) mentionner explicitement.

NB : Conformément au principe d'anonymat, votre copie ne doit comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé consiste notamment en la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de la signer ou de l'identifier. Le fait de rendre une copie blanche est éliminatoire.

Tournez la page S.V.P.

INFORMATION AUX CANDIDATS

Vous trouverez ci-après les codes nécessaires vous permettant de compléter les rubriques figurant en en-tête de votre copie. Ces codes doivent être reportés sur chacune des copies que vous remettrez.

AGRÉGATION INTERNE LETTRES MODERNES

► Concours interne de l'Agrégation de l'enseignement public :

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EAI	0202A	101	0559

► Concours interne du CAER / Agrégation de l'enseignement privé :

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EAIH	0202A	101	0559

En classe de Seconde, dans le cadre de l'objet d'étude « Le théâtre du XVII^e siècle au XXI^e siècle », vous étudierez l'ensemble des textes suivants, qui constituent un groupement de textes complémentaires d'une œuvre intégrale dont on n'attend pas qu'elle soit évoquée ici.

Vous présenterez votre projet d'ensemble et les modalités de son exploitation en classe.

Texte 1. Corneille, *Le Cid*, Acte I, scène 6, 1637.

Texte 2. Molière, *Le Festin de Pierre* [*Don Juan*], Acte IV, scène 4, 1683 [1665].

Texte 3. Racine, *Mithridate*, Acte V, scène 5, 1673.

Texte 4. Diderot, *Le Père de famille*, Acte II, scène 6, 1758.

Texte 1. Corneille, *Le Cid*, Acte I, scène 6, 1637 (v. 263-292).

Pierre Corneille, *Œuvres complètes*, tome I, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », Paris, 1980, p. 719-720.

ACTE I, SCENE 6

DON DIEGUE, DON RODRIGUE

DON DIEGUE

263 Rodrigue, as-tu du cœur ?

DON RODRIGUE

Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

DON DIEGUE

Agréable colère,
265 Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnais mon sang à ce noble courroux,
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte,
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte,
Viens me venger.

DON RODRIGUE

De quoi ?

DON DIEGUE

D'un affront si cruel
270 Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie,
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie,
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
275 Va contre un arrogant éprouver ton courage ;
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.
Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter,
Je l'ai vu tout sanglant au milieu des batailles
280 Se faire un beau rempart de mille funérailles.

DON RODRIGUE

Son nom, c'est perdre temps en propos superflus.

DON DIEGUE

Donc, pour te dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand Capitaine,
C'est...

DON RODRIGUE

De grâce, achevez.

DON DIEGUE
Le père de Chimène.

DON RODRIGUE

285 Le...

DON DIEGUE

Ne réplique point, je connais ton amour,
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour,
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense :
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance,
Je ne te dis plus rien ; venge-moi, venge-toi,
290 Montre-toi digne fils d'un tel père que moi ;
Accablé des malheurs où le destin me range
Je m'en vais les pleurer. Va, cours, vole, et nous venge.

Texte 2. Molière, *Le Festin de Pierre* [*Don Juan ou le Festin de Pierre*], Acte IV, scène 4, 1683 [1665].

Molière, *Œuvres complètes*, tome II, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », Paris, 2010, p. 888-890.

Acte IV, scène 4

DON LUIS, DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE

LA VIOLETTE : Monsieur. Voilà Monsieur votre Père.

DON JUAN : Ah me voici bien ! il me fallait cette visite pour me faire enrager.

DON LOUIS : Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue : à dire vrai nous nous incommodons étrangement l'un l'autre, et si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements ; hélas ! que nous savons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au Ciel le soin des choses qu'il nous donne, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et nos demandes inconsidérées ! j'ai souhaité un fils avec des ardeurs nonpareilles, je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables ; et ce fils, que j'obtiens en fatiguant le Ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette même vie dont je croyais qu'il devait être la joie et la consolation : De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes, dont on a peine aux yeux du monde d'adoucir le mauvais visage ? cette suite continue de méchantes affaires, qui nous réduisent à toute heure à lasser la bonté du Souverain, et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services et le crédit de mes amis ? ah quelle bassesse est la vôtre ! ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance ; êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité ? et qu'avez-vous fait dans le monde pour être Gentilhomme ? croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sorti d'un sang noble, lorsque nous vivons en infâmes ? non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas ; ainsi nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler, et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leurs vertus, si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né, ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage ; au contraire l'éclat n'en rejait sur nous qu'à notre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez encore qu'un Gentilhomme qui vit mal, est un monstre dans la nature, que la vertu est le premier titre de noblesse, que je regarde bien moins au nom qu'on signe, qu'aux actions qu'on fait, et que je ferais plus d'état d'un fils d'un crocheteur qui serait honnête homme, que du fils d'un Monarque qui vivrait comme vous.

DON JUAN : Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez bien mieux pour parler.

DON LOUIS : Non, insolent, je ne veux point m'asseoir ni parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton âme ; mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions, que je saurai plus tôt que tu ne penses mettre cette borne à tes dérèglements, prévenir sur toi le courroux du Ciel, et laver par ta punition la honte de t'avoir fait naître.

Texte 3. Racine, *Mithridate*, Acte V, scène dernière, 1673.

Jean Racine, *Œuvres complètes*, tome I, Gallimard « Bibliothèque de La Pléiade », Paris, 1999, p. 684-686 (vers 1651-1710).

Dans cette scène, la dernière de la tragédie, le roi Mithridate accorde son pardon à son fils, Xipharès, et à sa propre fiancée, Monime, qui se sont épris l'un de l'autre. Il engage Xipharès à affronter les armées romaines, qui ont tiré avantage de la trahison commise par l'autre fils de Mithridate, Pharnace.

Acte V, scène dernière

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARES, ARBATE, ARCAS, GARDES qui soutiennent Mithridate

MONIME

1651 Ah que vois-je, Seigneur ? Et quel sort est le vôtre !

MITHRIDATE

Cessez, et retenez vos larmes l'un et l'autre.
Mon sort, de sa tendresse, et de votre amitié
Veut d'autres sentiments que ceux de la pitié ;
1655 Et ma gloire plutôt digne d'être admirée
Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
J'ai vengé l'Univers autant que je l'ai pu.
La Mort dans ce projet m'a seule interrompu.
Ennemi des Romains, et de la Tyrannie,
1660 Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie.
Et j'ose me flatter, qu'entre les Noms fameux,
Qu'une pareille haine a signalés contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Et de jours malheureux plus rempli leur Histoire.
1665 Le Ciel n'a pas voulu, qu'achevant mon dessein
Rome en cendre me vît expirer dans son sein.
Mais au moins quelque joie en mourant me console.
J'expire environné d'Ennemis, que j'immole.
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains.
1670 Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
À mon Fils Xipharès je dois cette fortune.
Il épargne à ma mort leur présence importune.
Que ne puis-je payer ce service important
De tout ce que mon trône eut de plus éclatant !
1675 Mais vous me tenez lieu d'Empire, de Couronne.
Vous seule me restez. Souffrez que je vous donne,
Madame, et tous ces vœux que j'exigeais de vous,
Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.

MONIME

Vivez, Seigneur, vivez, pour nous voir l'un et l'autre
1680 Sacrifier toujours notre bonheur au vôtre.
Vivez pour triompher d'un Ennemi vaincu,
Pour venger...

MITHRIDATE

C'en est fait, Madame, et j'ai vécu.
Mon Fils, songez à vous. Gardez-vous de prétendre
Que de tant d'Ennemis vous puissiez vous défendre.
1685 Bientôt tous les Romains de leur honte irrités
Viendront ici sur vous fondre de tous côtés.
Ne perdez point le temps, que vous laisse leur fuite,
À rendre à mon Tombeau des soins, dont je vous quitte.
Tant de Romains sans vie, en cent lieux dispersés
1690 Suffisent à ma Cendre, et l'honorent assez.
Cachez-leur pour un temps vos noms, et votre vie.
Allez, réservez-vous...

XIPHARES

Moi, Seigneur, que je fuie !
Que Pharnace impuni, les Romains triomphants
N'éprouvent pas bientôt...

MITHRIDATE

Non, je vous le défends.
1695 Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse.
Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice.
Le Parthe, qu'ils gardaient pour triomphe dernier,
Seul encor sous le joug refuse de plier ;
Allez le joindre. Allez chez ce Peuple indomptable
1700 Porter de mon débris le reste redoutable.
J'espère, et je m'en forme un présage certain,
Que leurs Champs bienheureux boiront le sang Romain ;
Et si quelque vengeance à ma mort est promise,
Que c'est à leur valeur que le Ciel l'a remise.
1705 Mais je sens affaiblir ma force, et mes esprits.
Je sens que je me meurs. Approchez-vous, mon Fils.
Dans cet embrassement, dont la douceur me flatte,
Venez, et recevez l'âme de Mithridate.

MONIME

Il expire !

XIPHARES

Ah, Madame ! Unissons nos douleurs,
1710 Et par tout l'Univers cherchons-lui des Vengeurs.

FIN

Texte 4. Diderot, *Le Père de famille*, Acte II, scène 6, 1758.

Denis Diderot, *Œuvres*, tome IV, Robert Laffont, « Bouquins », Paris, 1996, p. 1220-1223.

Saint-Albin s'est épris de Sophie, une jeune femme de condition modeste, auprès de laquelle il s'est fait passer pour un homme également humble, du nom de Sergi. Après lui avoir révélé sa véritable identité, il espère l'épouser mais se heurte à la vigoureuse opposition de son père.

LE PÈRE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN

SAINT-ALBIN, *en entrant, et avec vivacité.* – Mon père ! (*Le Père de famille se promène et garde le silence. Saint-Albin, suivant son père, et d'un ton suppliant.*) Mon père !

LE PERE DE FAMILLE, *s'arrêtant, et d'un ton sérieux.* – Mon fils, si vous n'êtes pas rentré en vous-même, si la raison n'a pas recouvré ses droits sur vous, ne venez pas aggraver vos torts et mon chagrin.

SAINT-ALBIN. – Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous en tremblant... je serai tranquille et raisonnable... Oui, je le serai... je me le suis promis. (*Le Père de famille continue de se promener. Saint-Albin, s'approchant avec timidité, lui dit d'une voix basse et tremblante :*) Vous l'avez vue ?

LE PERE DE FAMILLE. – Oui, je l'ai vue ; elle est belle, et je la crois sage. Mais, qu'en prétendez-vous faire ? Un amusement ? je ne le souffrirais pas. Votre femme ? elle ne vous convient pas.

SAINT-ALBIN, *en se contenant.* – Elle est belle, elle est sage, et elle ne me convient pas ! Quelle est donc la femme qui me convient ?

LE PERE DE FAMILLE. – Celle qui, par son éducation, sa naissance, son état et sa fortune, peut assurer votre bonheur et satisfaire à mes espérances.

SAINT-ALBIN. – Ainsi le mariage sera pour moi un lien d'intérêt et d'ambition ! Mon père, vous n'avez qu'un fils ; ne le sacrifiez pas à des vues qui remplissent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête et sensible, qui m'apprenne à supporter les peines de la vie, et non une femme riche et titrée qui les accroisse. Ah ! souhaitez-moi la mort, et que le ciel me l'accorde, plutôt qu'une femme comme j'en vois.

LE PERE DE FAMILLE. – Je ne vous en propose aucune ; mais je ne permettrai jamais que vous soyez à celle à laquelle vous vous êtes follement attaché. Je pourrais user de mon autorité, et vous dire : Saint-Albin, cela me déplaît, cela ne sera pas, n'y pensez plus. Mais je ne vous ai jamais rien demandé sans vous en montrer la raison ; j'ai voulu que vous m'approuvassiez en m'obéissant ; et je vais avoir la même condescendance. Modérez-vous, et écoutez-moi.

Mon fils, il y aura bientôt vingt ans que je vous arrosai des premières larmes que vous m'avez fait répandre. Mon cœur s'épanouit en voyant en vous un ami que la nature me donnait. Je vous reçus entre mes bras du sein de votre mère ; et vous élevant vers le ciel, et mêlant ma voix à vos cris, je dis à Dieu : « Ô Dieu ! qui m'avez accordé cet enfant, si je manque aux soins que vous m'imposez en ce jour, ou s'il ne doit pas y répondre, ne regardez point à la joie de sa mère, reprenez-le. »

Voilà le vœu que je fis sur vous et sur moi. Il m'a toujours été présent, je ne vous ai point abandonné au soin du mercenaire ; je vous ai appris moi-même à parler, à penser, à sentir. À mesure que vous avanciez en âge, j'ai étudié vos penchants, j'ai formé sur eux le plan de votre éducation, et je l'ai suivi sans relâche. Combien je me suis donné de peines pour vous en épargner ! J'ai réglé votre sort à venir sur vos talents et sur vos goûts. Je n'ai rien négligé pour que vous parussiez avec distinction ; et lorsque je touche au moment de recueillir le fruit de ma sollicitude, lorsque je me félicite d'avoir un fils qui répond à sa naissance qui le destine aux meilleurs partis, et à ses qualités personnelles qui l'appellent aux grands emplois, une passion insensée, la fantaisie d'un instant aura tout détruit ; et je verrai ses plus belles années perdues, son état manqué et mon attente trompée ; et j'y consentirai ? Vous l'êtes-vous promis ?

SAINT-ALBIN. – Que je suis malheureux !

LE PERE DE FAMILLE. – Vous avez un oncle qui vous aime, et qui vous destine une fortune considérable ; un père qui vous a consacré sa vie, et qui cherche à vous marquer en tout sa tendresse ; un nom, des parents, des amis, les prétentions les plus flatteuses et les mieux fondées ; et vous êtes malheureux ? Que vous faut-il encore ?

SAINT-ALBIN. – Sophie, le cœur de Sophie, et l'aveu de mon père.

LE PERE DE FAMILLE. – Qu'osez-vous me proposer ? De partager votre folie, et le blâme général qu'elle encourrait ? Quel exemple à donner aux pères et aux enfants ! Moi, j'autoriserais, par une faiblesse honteuse, le désordre de la société, la confusion du sang et des rangs, la dégradation des familles ?

SAINT-ALBIN. – Que je suis malheureux ! Si je n'ai pas celle que j'aime, un jour il faudra que je sois à celle que je n'aimerai pas ; car je n'aimerai jamais que Sophie. Sans cesse j'en comparerai une autre avec elle ; cette autre sera malheureuse ; je le serai aussi ; vous le verrez et vous en périrez de regret.

LE PERE DE FAMILLE. – J'aurai fait mon devoir ; et malheur à vous, si vous manquez au vôtre.

SAINT-ALBIN. – Mon père, ne m'ôtez pas Sophie.

LE PERE DE FAMILLE. – Cessez de me la demander.

SAINT-ALBIN. – Cent fois vous m'avez dit qu'une femme honnête était la faveur la plus grande que le ciel pût accorder. Je l'ai trouvée ; et c'est vous qui voulez m'en priver ! Mon père, ne me l'ôtez pas. À présent qu'elle sait qui je suis, que ne doit-elle pas attendre de moi ? Saint-Albin sera-t-il moins généreux que Sergi ? Ne me l'ôtez pas : c'est elle qui a rappelé la vertu dans mon cœur ; elle seule peut l'y conserver.

LE PERE DE FAMILLE. – C'est-à-dire que son exemple fera ce que le mien n'a pu faire.

SAINT-ALBIN. – Vous êtes mon père, et vous commandez ; elle sera ma femme, et c'est un autre empire.

LE PERE DE FAMILLE. – Quelle différence d'un amant à un époux ! d'une femme à une maîtresse ! Homme sans expérience, tu ne sais pas cela.

SAINT-ALBIN. – J'espère l'ignorer toujours.

LE PERE DE FAMILLE. – Y a-t-il un amant qui voie sa maîtresse avec d'autres yeux, et qui parle autrement ?

SAINT-ALBIN. – Vous avez vu Sophie !... Si je la quitte pour un rang, des dignités, des espérances, des préjugés, je ne mériterai pas de la connaître. Mon père, mépriserez-vous assez votre fils pour le croire ?

LE PERE DE FAMILLE. – Elle ne s'est point avilie en cédant à votre passion : imitez-la.

SAINT-ALBIN. – Je m'avilerais en devenant son époux ?

LE PERE DE FAMILLE. – Interrogez le monde.

SAINT-ALBIN. – Dans les choses indifférentes, je prendrai le monde comme il est ; mais quand il s'agira du bonheur ou du malheur de ma vie, du choix d'une compagne...

LE PERE DE FAMILLE. – Vous ne changerez pas ses idées. Conformez-vous-y donc.